

## Les pièces d'or de Valentine

J'ai eu de la chance, oui, je crois pouvoir dire que c'est une chance, d'appartenir à la dernière génération qui a connu la terre, la campagne, avant l'exode rural, avant la mécanisation motorisée, avant la télévision ; c'était une époque où la solidarité n'était pas un vain mot, où l'on était conduit à s'entraider.

On travaillait dur, les bras devaient faire le travail des outils motorisés d'aujourd'hui. Même les enfants que nous étions devaient accomplir des tâches ; on peut dire que dès l'âge de cinq ans, il fallait faire notre apprentissage du labeur, à la mesure de notre force et de notre âge bien sûr. Donner à manger aux lapins, balayer, ranger les petits objets, rentrer du bois pour le feu : tels étaient les travaux qui nous étaient souvent confiés ; mais cela n'était pas pour nous une corvée, c'était naturel, tout le monde participait.

L'été, une des activités, attribuée aux enfants, étaient le gardiennage des animaux. Chez nous, à la ferme, il n'y avait que des vaches et des chèvres ; il fallait se lever tôt pour aller les faire paître. En effet, à cet époque les insecticides n'existaient pas et il y avait beaucoup plus de mouches et de taons qu'aujourd'hui et ils étaient gourmands du sang des bêtes qu'ils piquaient, et devenaient de plus en plus voraces avec la chaleur. Si bien que, dès neuf heures du matin, il n'était plus possible de tenir les vaches en champ, il fallait les rentrer à l'écurie. On était donc obligé de partir de bonne heure, vers les six heures trente, pour qu'elles aient le temps de manger.

A cette époque, il était fréquent d'embaucher, l'été, ce que nous appelions un petit berger ; ce berger était un enfant de la ville, de 13 à 16 ans, qui aidait pendant les vacances, aux petits travaux de la ferme. En effet, peu d'ouvriers des villes n'avaient les moyens de partir en vacances et ils plaçaient leurs enfants (les garçons uniquement) dans les fermes environnantes, moyennant gîte, couvert et un peu d'argent de poche ; ils pouvaient ainsi bénéficier du grand air. Mais si nous travaillions dur, nos parents n'en étaient pas pour autant des bourreaux ; ils veillaient à notre repos.

Si nous nous levions tôt l'été, la sieste était obligatoire après avoir mangé à midi ; on devait aller dormir une ou deux heures ; enfin dormir, si l'on peut dire ! nous n'aimions pas cela, la sieste ! Mais on se reposait. Les seules fois où nous en étions dispensés étaient les jours de pluie ; on n'allait pas aux champs, ou plus tard, il n'y avait pas de mouche, on se levait moins tôt, on pouvait donc aller jouer au lieu de faire la sieste.

Cette année-là ; c'était en 1951, en juillet je crois car les moissons n'étaient pas faites, nous avons un petit berger de 14 ans du nom de Michel BALDUCCI. J'ai une pensée triste pour lui, car il a été tué, quelques années plus tard, pendant la guerre d'Algérie.

Ce jour-là de juillet 1951 donc, il pleuvait, cela se passait au Serre, sur la commune de Monestier du Percy. Un de nos terrains de jeu favori était le hangar de

Monsieur CHARRIERE dans la partie du fond, en contrebas, là où habitait au début du siècle dernier une fille célibataire, un peu simplette dit-on, surnommée la « TOGNA », elle était paraît-il l'objet de l'attention toute particulière des hommes célibataires du village, et même aux dires de quelques mauvaises langues de certains hommes mariés. En face de ce hangar, habitait Valentine REYMOND, veuve depuis peu ; (c'est la maison qu'Hubert GIRAUD avait achetée après son décès, Valentine n'ayant pas d'enfant). Mais les pièces de vie, je n'ose pas dire l'appartement, se situaient sur la gauche (là où Hubert GIRAUD avait fait son garage) ; la porte d'entrée se trouvait attenante au montoir de la grange, démoli depuis, en face ou presque de la porte du hangar de CHARRIERE.

On jouait donc ce jour-là, avec Michel BALDUCCI, dans ce hangar. Je ne sais comment Michel engagea la conversation avec Valentine ; tout ce dont je me souviens, ce sont ces mots que Valentine prononça à un moment donné :

– « Venez, je vais vous montrer mes pièces d'or ».

Des pièces d'or ! c'était un synonyme de trésor ! Ce mot, pour nous, les enfants, avaient une consonnance magique. A l'époque les instruments médiatiques étaient très limités ; il n'y avait que la radio et la presse quotidienne, que nous les enfants, ne lisions pas. Par contre, on lisait beaucoup des livres de notre âge qui racontaient souvent des histoires de trésor ; des bandits, des pirates, avec des images représentant des coffres pleins de pièces et d'objets d'or. Cela nous faisait rêver.

Si bien que ce jour-là, nous suivîmes Valentine sans hésiter dans sa maison, que je connaissais bien d'ailleurs ; c'était toujours sale chez Valentine ; des fientes de poule jonchaient le sol ; dans la cuisine, il y avait au milieu de la pièce une grande table rectangulaire, entourée de chaises en paille, imprégnées de miettes de pain et d'autres saletés ; à droite de la fenêtre, un évier, où justement ce jour-là se trouvait perché un gallinacé ; au fond de la pièce, à droite de la porte de la chambre, un buffet où Valentine rangeait sa vaisselle ; elle se dirigea vers ce meuble, sortit complètement le tiroir de droite qu'elle posa sur la table ; elle passa la main sur la partie médiane entre les deux tiroirs et fit pivoter une planchette, dégageant ainsi une cavité secrète ; jusque-là rien d'extraordinaire ; beaucoup de meubles de l'époque possédaient une cachette semblable (mes parents en possédaient un) ; mais ensuite elle souleva dans cette cavité, non sans difficulté, une autre planchette horizontale qu'elle sortit complètement, passa à nouveau la main, pour extraire de cette cache, une boîte couchée sur le côté ; l'enfant curieux que j'étais n'avait pas perdu une miette de tous ces gestes, de plus j'avais les yeux juste à la bonne hauteur.

Cette boîte était en fer, c'était une ancienne boîte de cacao de 5 cm par 8 cm à la base sur 13 cm de hauteur environ, avec un couvercle ; Valentine l'ouvrit, elle était pleine à ras de pièces jaunes et brillantes ; elle en fit couler une poignée dans sa main pour mieux nous les montrer. J'en saisis une pour mieux la voir, j'étais comme fasciné, puis je la posais à regret dans la main de Valentine qui remit les pièces dans la boîte et la boîte réintégra sa cachette dans le double double-fond du buffet.

Il est bien évident que l'enfant de 10 ans que j'étais, n'était pas en mesure

d'apprécier la qualité de ces pièces, mais je n'ai pas souvenir de pièces jaunes dans la monnaie de l'époque, en tous les cas pas aussi brillantes ; et puis, si ces pièces n'étaient que de la menue monnaie ordinaire, pourquoi Valentine les aurait-elle aussi bien cachées ?

J'ai parlé de cette histoire avec son voisin, Georges GIRAUD, peu de temps avant son décès, il ne savait rien de cette boîte de pièces d'or ; par contre un bruit circulait dans le village ; tout le monde supposait que les époux REYMOND possédaient de ces fameuses pièces d'or – ceux-ci avaient, paraît-il, commis quelque indiscretion par vantardise. Combien ? Nul ne le savait. En tout cas personne n'aurait pensé qu'ils en eussent autant.

Valentine est morte quelques années plus tard, en 1955 ou 1956. Je ne me souviens plus très bien. Mais que sont devenues ces pièces d'or ? Mystère ? Beaucoup d'hypothèses ont été émises, mais aucune n'est vérifiable et n'apporte de certitude. Le bruit a couru, à l'époque, que le notaire de Mens aurait tenté de soudoyer Valentine, peu avant sa mort ; prétendant que ces Louis d'or seraient plus en sécurité chez lui dans son coffre ; il lui aurait signé un reçu pour reconnaissance de dettes. On a bien retrouvé un reçu dans les affaires de Valentine d'une valeur de mille francs que le notaire a payé sans problème aux héritiers, mais nulle part il n'était question d'une hypothèque sur des pièces d'or ; et puis cette somme était dérisoire, en regard de la quantité de pièces contenues dans la boîte de cacao. Alors ?

Valentine avait un frère, Monsieur JACQUIER de Prébois ; c'est lui qui a déménagé et récupéré les meubles ; peut-être a-t-il trouvé ces pièces et n'a rien dit ? Mais rien n'est moins sûr ! car il a vendu très peu de temps après tous les meubles en bon état, dont le buffet, à Monsieur GRAS, brocanteur à Mens ; alors est-il devenu riche en achetant ces meubles ? Possible ; mais il ne savait pas qu'il y avait un trésor caché, alors pourquoi aurait-il cherché ? Il a très bien pu revendre ce buffet à quelque amateur de vieux meubles qui serait ainsi devenu riche à peu de frais.

Mais on peut aussi penser que cette cachette, étant si discrète et justement si bien cachée, n'ait toujours pas été découverte, et que l'actuel propriétaire, ignorant qu'il y avait quelque chose à chercher et à trouver, soit toujours un riche qui s'ignore ?

Surtout ne tuons pas le rêve !

Michel GONTARD